

LEONOR FINI

Peintre unique du Surréalisme de la Corse du XXe siècle.

« Pendant que je peins ou dessine, j'ai le sentiment que mes mains sont guidées par un autre qui est en moi et qui m'entraîne irrésistiblement »¹.

La mère de l'artiste fut la figure centrale de son enfance, Malvina Braun Dubich née à Trieste, épouse Herminio Fini une première fois à Trieste et une seconde fois à Buenos Aires où ils vivaient dans une vaste demeure située dans une île sur la rivière Cara pachay. C'est en ce lieu que naquit le 30 août 1907, Eleonor Fini surnommée plus tard Leonor. Son père, était un homme d'affaires doublé d'un joueur inconditionné. Il manifestait un comportement tyrannique envers sa jeune épouse. Malvina Fini, désespérée, fut contrainte de le quitter dix huit mois après la naissance de leur fille pour se réfugier à Trieste. Herminio fera tout pour récupérer son enfant jusqu'à tenter de la faire enlever. La jeune Leonor fut marquée durant toute sa jeunesse par les agissements paternels et refusa définitivement tout contact avec lui.

Ce traumatisme justifie son aversion envers le mariage et la maternité. A Trieste, elle mena une vie heureuse dans la grande demeure familiale de style vénitien sur la Riva Carducci, près du port, entourée de sa mère, de son oncle, de ses grands-parents, d'une gouvernante et d'une servante sans oublier Cioci, le gros chat blanc de sa grand-mère qui deviendra son ami et son confident durant dix ans.

Cioci, est à l'origine de sa passion pour les chats qu'elle aura jusqu'à la fin de sa vie. Les félins seront omniprésents tant dans sa vie de femme et d'artiste.

Très jeune, Leonor manifeste un talent certain de costumière à travers la confection de vêtements qu'elle destine à ses poupées. Un autre événement marquant de sa jeunesse est sa visite de la morgue de Trieste. Leonor n'est qu'une petite fille lorsqu'en compagnie d'une amie, elle pénètre par hasard dans une chambre funéraire et prend brutalement conscience de la mort. Elle voit le corps d'un jeune gitan décédé par accident, étendu sur un lit entouré de fleurs fraîches. Elle fut surprise, troublée et émue par sa beauté.

Devenue adulte, elle déclara : « C'était le premier homme nu que j'ai vu »². Cette fascination pour le nu et la mort deviendra une source d'inspiration. La mort du corps l'envoûtera à tel point qu'elle jouera dans ses peintures sur la reconstitution de squelettes qu'elle rendra semblables à des sculptures.

Quant à l'école, la jeune Leonor éprouve un profond rejet envers ce lieu qui ne répondait pas à ses attentes. Elle préférait passer son temps à dessiner des animaux et des objets qu'elle trouvait dans le jardin.

En 1923, elle prend la décision de devenir peintre. Sa mère l'emmène à Paris et durant sa première année dans la capitale, elle remplit son carnet d'esquisses annoté « Paris 1923 ».

Ce sont des études à l'aquarelle d'hommes et de femmes à la mode saisis dans les rues de la ville.

¹ In *Leonor Fini*, Corse Matin, 09/08/1993

² WEBB Peter. *Leonor Fini Métamorphoses d'un art*, Ed. Imprimerie Nationale, Arles, 2007, p.11.

Elle rencontre Arturo Nathan , âgé de quarante ans qui va devenir son maître en peinture. Elle est rapidement fascinée par le personnage. Aux yeux de la jeune femme, Nathan possédait une beauté androgyne qui suggérait la figure idéale de l'artiste au-delà du clivage masculin-féminin.

« *Je me le figurais chaste : j'ai appris plus tard qu'il était homosexuel et j'aimais le fait qu'il ne cherchait pas à être en permanence « viril »* »³.

Dès 1926, l'artiste va se consacrer à une série de portraits tel que celui d' « Arturo Nathan », (huile sur toile, 1926) ou encore « La Vecchia signora » (huile sur toile, 1927).

Leonor Fini se rend à Milan, où elle n'effectue qu' un court séjour car elle y est déçue par son milieu artistique qu'elle juge misogyne. Elle prend conscience qu'elle veut mener une vie d'artiste et exprime publiquement sa répugnance pour le mariage et la maternité.

1931-1939 Paris, Londres et New York

De retour à Paris, elle s'installe dans le quartier de saint Germain-des-Près et fréquente De Chirico, Jules Supervielle et Max Jacob.

En 1933, elle participe à trois expositions parisiennes importantes : en janvier, elle expose au Musée du Luxembourg avec De Chirico, De Pisis, Carra, Severini et Campigli dans le cadre de « La Peinture italienne contemporaine », puis elle participe à une exposition d'autoportraits et de photographies à la Galerie Bonjean. En décembre, elle expose un portrait de la Comtesse Hopolka qui sera l'un de ses premiers portraits officiels à la Galerie de Paris.

Au milieu des années 30, le surréalisme s'étend hors des frontières de la France et de l'Europe pour gagner les Etats Unis. Alfred Barr décida de monter une exposition intitulée « Fantastic Art, Dada and Surrealism » au *Museum of Modern Art* de New York. En décembre 1936, Fini est conviée à y participer, cet événement marque le début de sa carrière internationale.

Elle fait forte impression à New York et revendique dans son art l'indépendance de la femme. On retrouve alors ce sentiment d'insoumission dans son œuvre intitulée « La Sorcière », (huile sur toile, 1935-1936).

La rencontre avec Stanislaò Lepri

Durant les années 1936-1939, Fini réalise des peintures qui sont le fruit de son imagination.

Elles seront considérées plus tard comme les dernières œuvres du Surréalisme. Tout en se défendant d'appartenir à ce courant, Leonor le fait sien par la création d'un univers érotique et onirique où les femmes prennent le contrôle.

Elle créait à ce moment là, la série des Sphinges, ces femmes dominantes que l'on retrouvera dans ses peintures jusqu'à la fin de sa vie.

En 1941, lors d'un séjour sur la Côte d'Azur, elle rencontre le Marquis Stanislaò Lepri qui devient son grand amour et le restera jusqu'à son décès en 1980.

Elle peint de nombreux portraits de lui ainsi que des nus.

Au début des années 50, la réputation de l'artiste est établie. C'est l'un des peintres les plus en vogue de Paris et le monde du théâtre l'accapare pour la réalisation de costumes dont seize d'entre eux seront destinés à des pièces ou des opéras.

³ WEBB Peter, *op.cit.*, p.16.

Les étés en Corse

Au début de l'été 1954, avec son compagnon, elle découvre, Nonza (commune du sud du Cap Corse). Elle est séduite par l'ancien couvent San Francescu (*fig.1*), érigé par les franciscains dès le XIII^e siècle, à l'écart du village à quelques mètres de la mer entouré de maquis et de rocher. Il fut abandonné par l'ordre et fermé à la Révolution.

Ce bâtiment emblématique servit de lieu d'inhumation pendant des siècles aux nunzinchi⁴. En 1957, Fini obtient l'autorisation de s'installer durant l'été dans la partie adjacente à l'église conventuelle c'est-à-dire dans les pièces de vie de la communauté. Durant des années, tous les mois de juin, avec Stanislao et ses chats, elle prend le train à la gare de Lyon, voyage en première classe jusqu'à Marseille et une fois arrivée dans la cité phocéenne elle loge dans l'hôtel de Noailles sur la Cannebière. Elle s'embarque le lendemain sur le bateau en direction de Bastia. Le périple ne s'arrête pas là, sur le port de Bastia, plusieurs taxis attendent le couple et leur dizaine de chats pour les conduire jusqu'à Nonza.

A l'entrée du village, des ânes prennent le relais pour descendre les bagages jusqu'au couvent situé à quelques centaines de mètres en contre-bas de la route, tout au bord de l'eau.

Stanislao décrit ce lieu comme « *une grande abbaye en ruine [...] à un kilomètre du gracieux village de Nonza dans la côte occidentale du Cap Corse, l'église a perdu son toit et un énorme figuier a poussé à l'intérieur mais dans les chapelles latérales on distingue encore les autels et les bas reliefs de stuc* »⁵.

Jusqu'au début des années 80, ils y séjournèrent de juin à octobre. Ils se contentent d'un confort spartiate car le bâtiment n'était alimenté en électricité ni en eau courante. Il fallait se satisfaire d'un éclairage à la bougie et de l'eau de la source qui coulait dans le jardin. Fini et ses hôtes étaient ravitaillés par la population et en particulier par deux sœurs, Sulpice et Dévote Marcucci⁶ qui leur descendaient les victuailles à dos d'âne ainsi que des plats cuisinés par leur soin.

L'artiste se plaisait à inviter ses amis proches tels que Marx Ernst, Enrico Colombotto Rosso⁷, David Hamilton et bien d'autres. Durant des mois ils y mènent la « Dolce Vita » à l'abri des regards, ils savourent chaque jour cette communion entre l'homme et la nature. Loin de l'agitation estivale, l'artiste s'adonne à sa passion première, la peinture. Elle peint des heures d'affilées dans ce lieu qui lui apporte calme et volupté.

Lors des dîners, elle exige que ses hôtes s'habillent et elle organise des séances photos (*Fig.1 bis*) qu'elle affectionne particulièrement. L'ancien couvent se transforme en véritable théâtre, décor de mises en scènes. Le monde de Léonor Fini est un univers imaginaire qui s'impose dans la réalité. Elle vit au quotidien ce qu'elle peint. « *C'était la vie chez nous[...] les chats, châtelains du monastère [...], la Supplizia hideusement belle, l'âne, la chauve-souris, la fontaine et les bougies* »⁸.

⁴ Nom donné en langue corse aux habitants du village de Nonza.

⁵ WEBB Peter, *op.cit.*, p.185.

⁶ Dévote et Sulpice Marcucci étaient deux sœurs célibataires qui cultivaient leur potager et apportaient les courses à dos d'âne jusqu'au couvent ainsi que les plats cuisinés par les soins de Dévote. Elles étaient connues pour leur caractère trempé et leurs fréquentes colères. Elles revendiquaient avec fierté d'avoir conservé leur virginité.

⁷ COLOMBOTTO ROSSO Enrico. *Una vacanza con Leonor Fini* Ed. ANTONIO ATTINI, Torino, 2009.

⁸ WEBB Peter, *op.cit.*, p.189, Lettre adressée par Léonor Fini à ses amis le 4 août 1959.

En fin d'été, Leonor célèbre son anniversaire. Elle rassemble ses convives autour du figuier, elle choisit un thème coloré pour les vêtements comme pour la nourriture.

Les chapelles de l'église conventuelle sont illuminées de centaines de bougies. Son ami Enrico Colombotto Rosso apporte à chacune de ses visites des camisoles blanches de l'asile de Turin pour en faire des costumes.

Dès les premiers jours de son installation à Nonza, la peinture de Leonor connaît un changement, les lieux l'inspirent et la poussent à créer « son musée imaginaire » comme elle le nommait. En 1954, c'est le triomphe de l'imaginaire qui prend le pas avec « Les Fileuses », femmes assises face à face et filant dans un paysage dépouillé.

L'acquisition du couvent

Le 15 juillet 1965, le maire de Nonza, Roger Canale fait voter par le Conseil Municipal l'autorisation de louer une partie des ruines de l'ancien couvent appartenant à la commune comprenant : l'église, la sacristie, le cloître et les différentes pièces en ruine du côté couloir ainsi que le terrain au devant et à côté de l'église. Le présent bail est concédé pour trois ans renouvelables pour un loyer modique de 700 francs par an et rentre en vigueur durant le mois de juillet 1965. Grâce à sa notoriété l'artiste, met un terme fin à un projet conduit par l'évêché de Corse d'installer durant l'été une colonie de vacances au sein de l'ancien couvent. Leonor Fini s'y opposa fermement car elle se souciait de sa tranquillité. Trop d'agitation aurait mis en péril son travail artistique et son inspiration.

Les liens avec Nonza et ses habitants

Léonor Fini vit manifestement en retrait de la communauté villageoise. Elle fréquente peu le village si ce n'est pour des occasions précises tel que des mariages (*fig.2*) ou de rares visites à certaines familles auxquelles elle s'était attachée. Généralement, l'artiste préfère convier chez elle les personnes qu'elle souhaitait rencontrer. Sulpice Marcucci lui évite la contrainte de venir faire ses courses au village. L'artiste eut une certaine reconnaissance pour la famille Canale dont Roger, le maire qui lui permit de louer une partie de l'ancien couvent. Elle éprouvait également beaucoup d'affection à l'égard de Marcelle et de Jacques Patrizi qui tenaient l'unique auberge du village. Marcelle Patrizi, connue pour ses talents de cuisinière, préparait très souvent des plats dont le peintre raffolait. Durant ses longs séjours à Nonza, elle fait don de nombreuses œuvres aux familles Marcucci, Canale, Patrizi et d'autres, souvent en guise de cadeaux de mariage ou de naissance.

Fini, le Surréalisme et la Corse

Au XX^e s, l'Ecole Corse n'a pas connu d'artiste surréaliste hors-mis Leonor Fini.

Elle est une exception au sein d'artistes paysagistes et portraitistes.

Depuis le XIX^e siècle, l'île inspire les peintres, qu'ils soient insulaires, continentaux, ou étrangers par sa beauté sauvage, son décor minéral parfois insolite et sa nature encore préservée des activités humaines. Comme les autres surréalistes, Fini offre des sujets aux formes abstraites donnant l'impression d'être croqués dans un monde fantastique. Mais elle se démarque par une démarche très personnelle qui n'est autre que sa capacité à traduire le réel dans l'imaginaire.

« Comme les surréalistes, j'improvise des formes abstraites et je peins à partir d'elles et tout autour. Je n'ai pas besoin de sources d'inspirations ni de sujets fixes mais plutôt des thèmes qui matérialisent en quelque sorte mon inconscient »⁹.

Le décor minéral et végétal de ce lieu énigmatique et fascinant ne cesse d'accroître l'inspiration de l'artiste qui se traduit par des séries telles que « Les gardiennes », commencées à Nonza dès 1954, ou encore « Les Mutantes » (dessin sur papier jupon) (fig.3) œuvre offerte à la famille Patrizi au début des années 80. L'artiste a représenté trois fillettes en présence de chats, leurs silhouettes semblent se confondre avec celle des félins.

Pendant près de vingt cinq ans, Leonor Fini réalise grand nombre d'huiles sur toile, d'estampes, de lithographies et d'aquarelles dans cet endroit qu'elle nommait : « Son couvent ». Elle raconte qu'elle peint sur son chevalet¹⁰ près de six heures quasiment tous les jours.

On connaît son attirance pour les corps jeunes et beaux, qu'ils soient féminins ou masculins d'ailleurs elle aime cultiver l'aspect androgyne de ses personnages. Elle réalise durant l'été 1956 « Une jeune femme dansant »¹¹. (fig.4) Dans cette œuvre, on y découvre un personnage aux traits féminins vêtu d'un simple collant de danse, la taille entourée d'une ceinture de fleurs, la poitrine et le sexe dissimulés par des motifs floraux. Les cheveux dénoués semblent flotter dans les airs tandis que le déhanché du corps évoque une sculpture maniériste de Giambologna.

Fini nous montre la perception d'un personnage androgyne dans une mise en scène théâtrale. Le costume essentiellement composé de fleurs et de fruits annihile le tissu, et met en exergue la jeunesse et l'élégance du visage et du corps.

Le modèle qui a posé pour cette œuvre n'est autre que François Belfatto, originaire de Nonza, âgé d'une vingtaine d'années. Il se souvient que Leonor Fini lui avait attribué un costume qui se composait d'une perruque, d'un collant vert clair et de différentes fleurs à la ceinture, au niveau de la poitrine et de la coiffe.

Dans ce tableau, le peintre joue sur les couleurs claires qui alternent entre le vert, le rose, le beige et le blanc. Le vert du collant qui habille les jambes rappelle la couleur d'une tige végétale, dès lors l'artiste offre un sujet mi-humain mi-végétal.

⁹ WEBB Peter, *op.cit.*, p.200

¹⁰ Ce chevalet fut légué à Melle Alexandra OLMETA.

¹¹ Nous avons ainsi nommé cette œuvre pour pouvoir la distinguer des autres et surtout l'analyser car à ce jour nous n'avons pas connaissance de son intitulé. Ce tableau a été légué par l'artiste à la famille Canale.

Au début des années 60, elle se lance dans l'aménagement végétal des abords de l'ancien couvent. Elle instaure une harmonie entre le bleu-gris de la vieille façade de schiste à l'aspect quelque peu austère et les vives couleurs des fleurs. En tant que peintre, elle opte pour un changement en faveur d'une figuration précise et l'emploi de couleurs expressives.

Durant l'été 1964, elle réalise un de ses plus célèbres tableaux « Heliadora » (fig.5).

L'œuvre est marquée par le retour du grand chat persan blanc nommé Heliodoro qui avait disparu dans le maquis pendant plusieurs jours et qui revient mystérieusement le jour même où sa maîtresse achève son œuvre.

L'artiste peignait certains portraits de mémoire sans aucun support visuel comme ce fut le cas pour le portrait de « Paule Patrizi enfant » (fig.6). L'œuvre, réalisée dans les années 50, fut offerte à son modèle bien plus tard alors que celle-ci était devenue adulte. On distingue un visage enfantin à la bouche pulpeuse et à l'aspect fantastique, telle une apparition, les cheveux se confondant avec le ciel.

Son attachement et son affection envers la famille Patrizi se manifeste par d'autres présents tel que « Les chats déguisés en marquis » (fig.7), composé de deux petits tableaux réalisés à Paris offerts en 1972 pour la naissance d'Alexandra Olmeta, fille de Paule Patrizi. Ces chats déguisés évoquent l'image du Chat Botté, héros des contes pour enfants. Peut-être était-ce le souvenir que Leonor Fini gardait du chat blanc de son enfance ? Cette élégance féline est mise en valeur par le port de ce costume de gentilhomme aux couleurs pastel.

En 1981, l'artiste se manifeste pour le mariage de Gérard Patrizi, frère de Paule Patrizi. Elle lui offre une aquarelle sur papier qui est le portrait d'une femme (Fig.8) le modèle est repris sur une huile sur toile, « La Chambre descendue » réalisée en 1964. Cette oeuvre met en exergue la beauté du visage féminin dont les cheveux se transforment en composition florale. Les couleurs à la fois tendres et lumineuses font penser à celles utilisées par Botticelli. Une fois de plus, Fini donne à son sujet l'aspect d'une femme-fleur.

En 1980 à la mort de Stanislao, Leonor cesse de venir à Nonza car le couvent était empreint de merveilleux souvenirs devenus douloureux. Après une difficile période de deuil, elle se remet à travailler et sera présente à l'Exposition du Musée du Luxembourg en 1986, qui retrace la carrière du peintre. Moins d'un an après ce triomphe, Leonor Fini perd son ami Kot, ce qui ravive sa douleur. En décembre 1995, elle souffre d'une pneumonie et est hospitalisée à Paris où elle meurt le 18 janvier 1996. Dès lors, le couvent de Nonza devient orphelin en perdant la déesse mère qui l'avait habité pendant de si nombreux étés. Le Figaro pleure la mort de « La Reine de la Nuit ». Son décès émeut le *New York Times* tout autant que *The Art News Paper* en Angleterre. A son tour, modestement, le *Corse Matin*, rendra un ultime hommage à l'artiste qu'il qualifiera de « Grande prêtresse de la peinture fantastique »¹².

¹² In Leonor Fini, Corse matin, 20/01/1996

De son vivant, Leonor Fini a connu une renommée internationale. Elle a exposé en Corse et en particulier à la Galerie La Marge d'Ajaccio. Dans le courant des années 80, la mairie de Nonza a organisé des expositions en l'honneur de l'artiste. En 1993 une exposition de lithographies à caractère érotique est réalisée par la commune en l'absence de l'artiste. Ce fut un ultime hommage rendu à l'ambassadrice de l'étrange.



Fig.-1 Photo du couvent San Francesco di Nonza



Figure 1 bis-Photo de Leonor Fini dans le couvent de Nonza courant des années 50

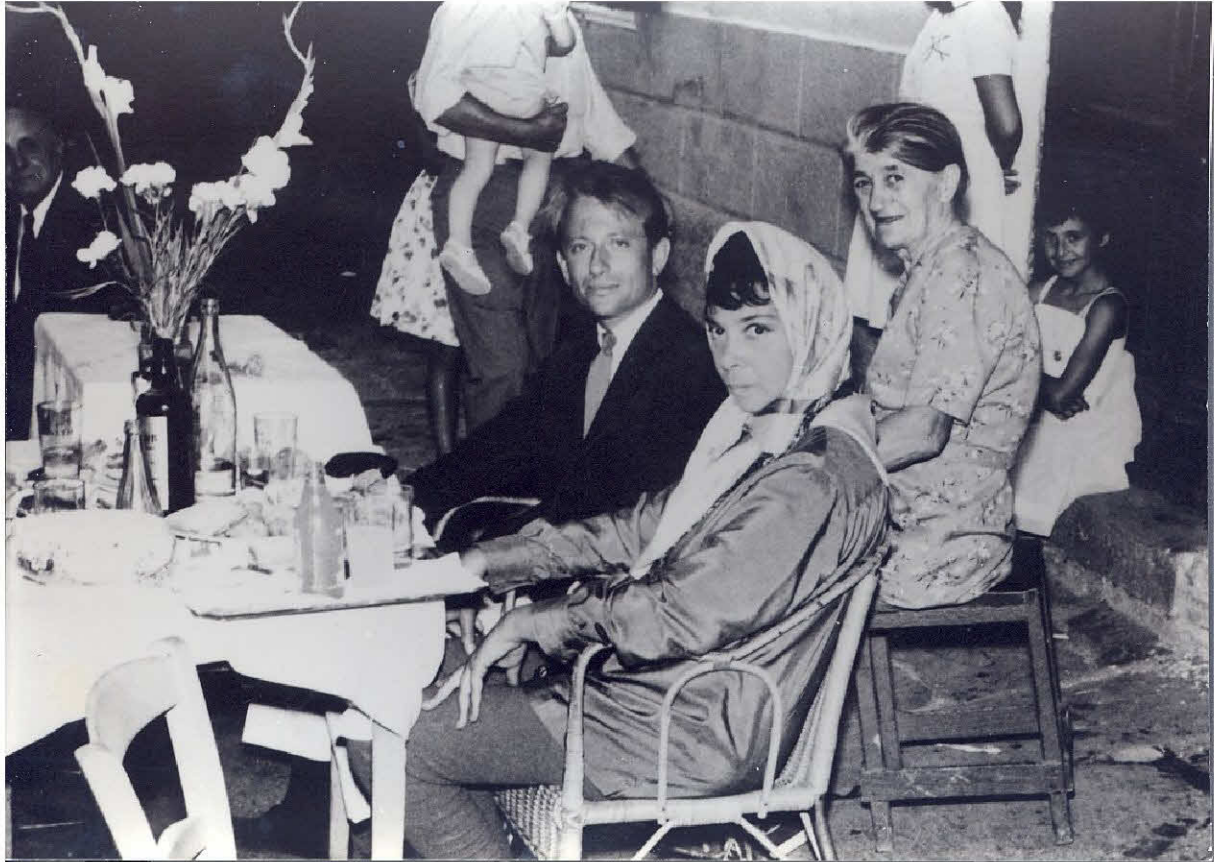


Fig.2 Leonor et Stanislao au mariage de Vanina Canale sur la place du village courant des années 60. (en arrière plan Sulpice Marcucci)

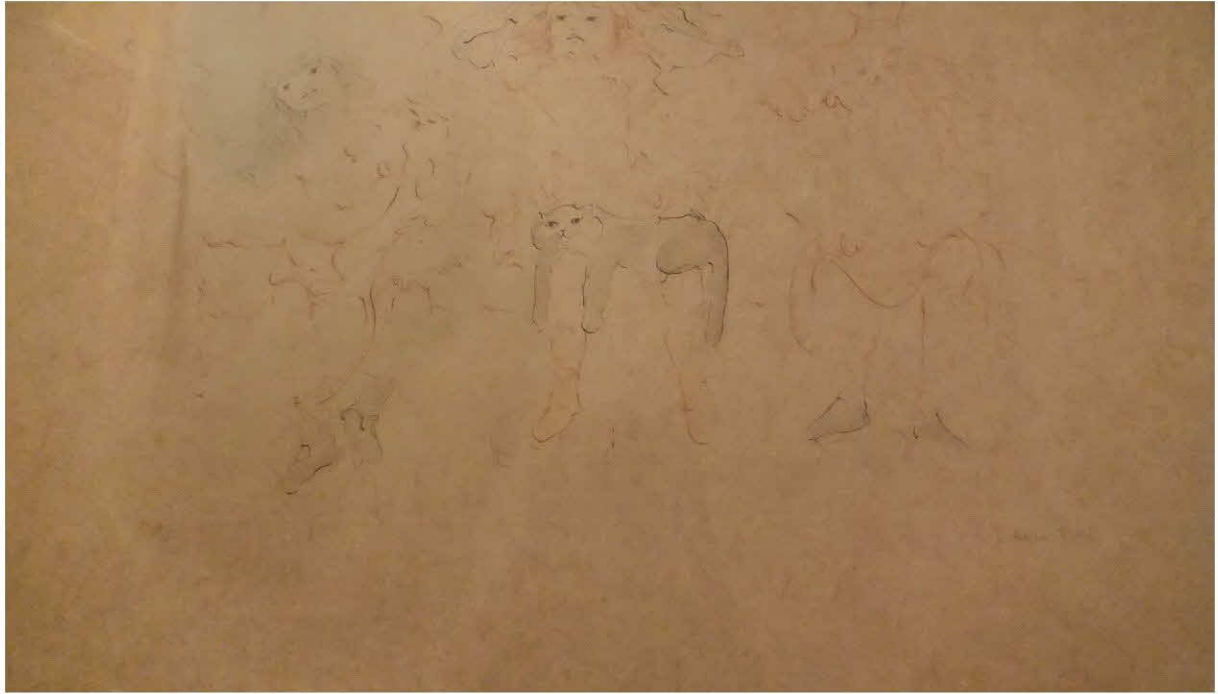


Fig.3-Les Mutantes dessin sur papier Japon (81cm x 61 cm), série commencée dans les années 50 à Nonza.



Fig.4- Jeune femme dansant, (60cm x 84cm) réalisée à Nonza en 1956 .

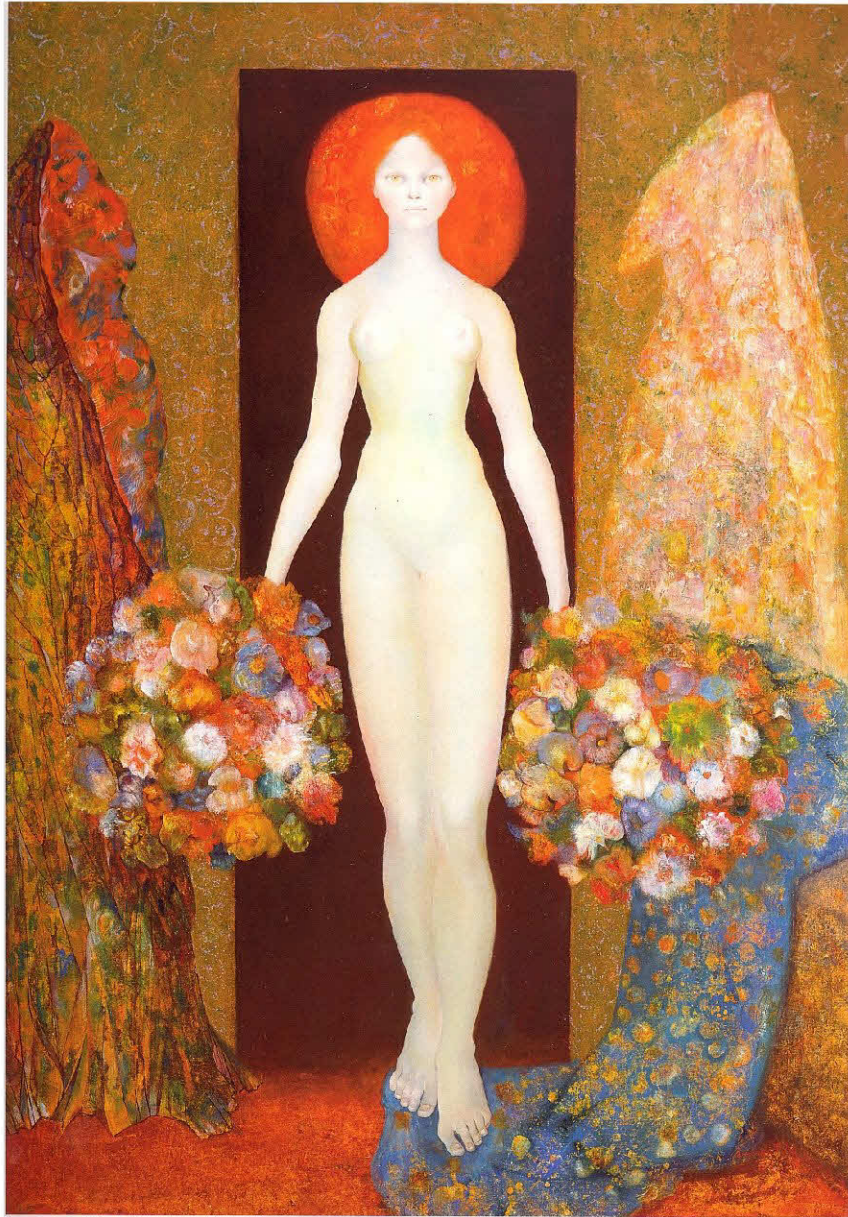


Fig.-5 Heliadora (Huile sur toile) réalisée à Nonza en 1954

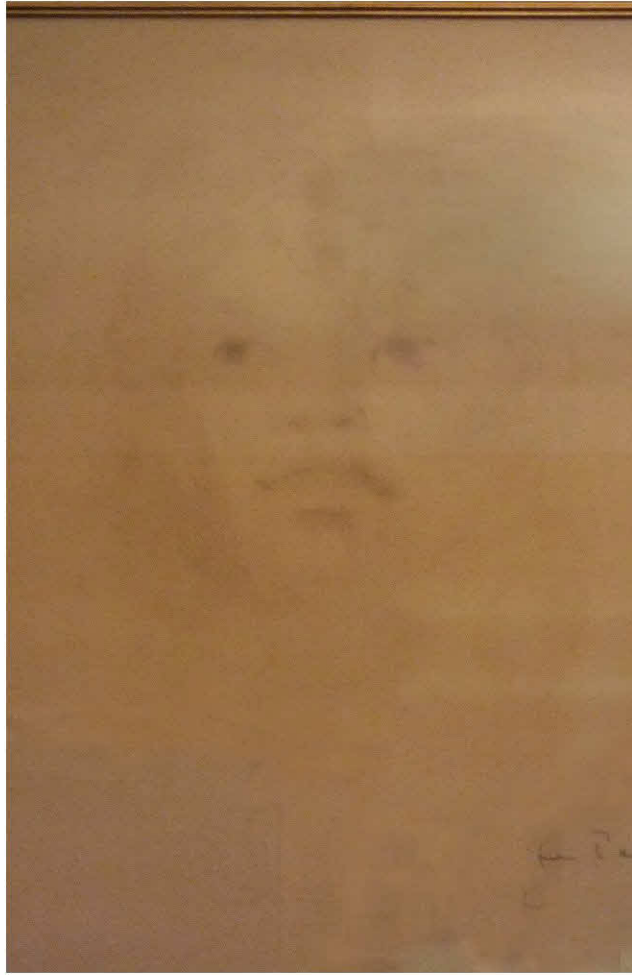


fig. 6-Portrait de Paule Patrizi -Olmata enfant , (42cm x51cm) réalisé courant des années 50.



Fig.7- Chat déguisé en marquis (34cm x 41 cm) réalisé à Paris début des Années 70.

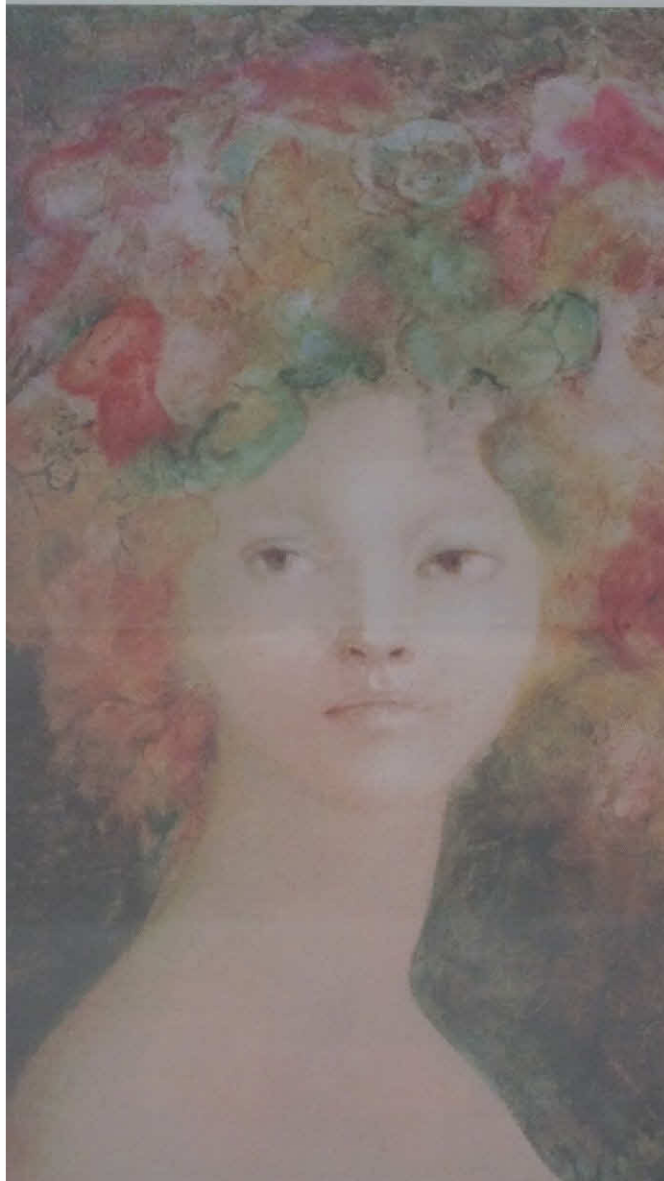


Fig.8 – Portrait de femme, (65 cm x 80 cm)d'après l'œuvre intitulée :
« La chambre descellée » réalisée en 1964.

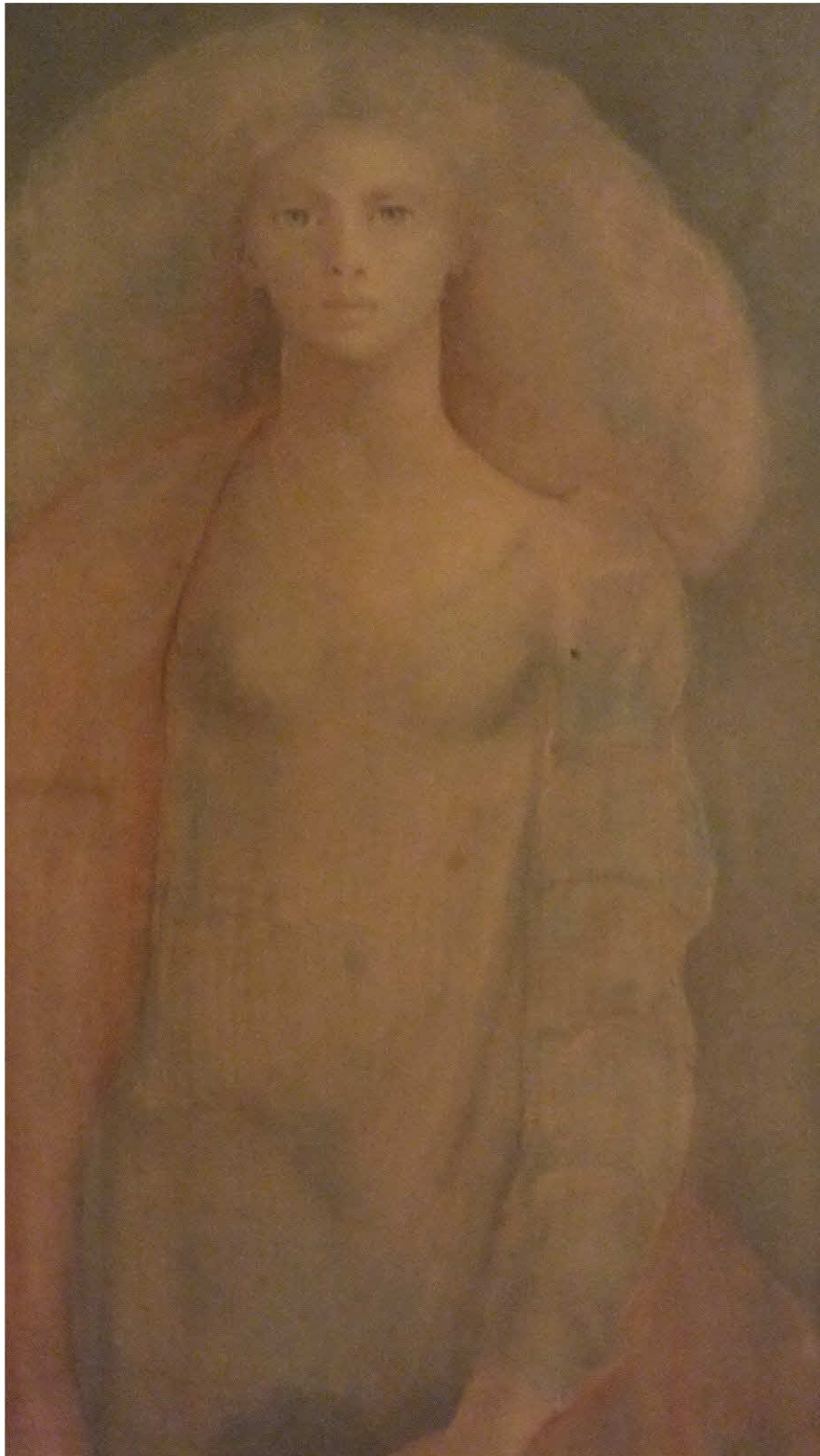


Fig.9- Epreuve d'artiste lithographie ou sérigraphie (62 cm x 78 cm)

